



## L'Un-dividu et son sexe

Laurent Dupont

**O**n doit à Jacques-Alain Miller cette équivoque entre individu et *Un-dividu* qui, située en quatrième de couverture du Séminaire ...*ou pire*, fait référence à l'*Un-individualisme* moderne. Dans ce Séminaire, Lacan analyse les conséquences de ses deux énoncés – *Il n'y a pas de rapport sexuel* et *Yad'lun* –, où un double mouvement s'opère.

### Un double mouvement

Le premier indique que l'articulation du *Un* au *deux* manque, que rien n'est prévu dans la nature pour faire couple entre humains. Il n'y a pas de sens, ça ne peut se dire, s'articuler, car le dire implique de produire du sens, soit d'articuler signifiant et signifié pour un bouclage :  $S_1 - S_2$ , le bouclage qui n'existe pas, selon Lacan. La conséquence du concassage du deux qu'il n'y a pas, c'est qu'il y a du *Un*, tout seul. Pourtant, des couples existent : on tombe amoureux, on fait l'amour... Pour la psychanalyse, ce qui fait croire au deux, ce sont les semblants, les identifications, les symptômes, les fantasmes... Cela est nécessaire pour pouvoir faire couple. C'est donc en regard du réel, et seulement de celui-ci, cet impossible fondamental entre corps et langage, qu'*il n'y a pas de rapport sexuel* et que l'inconscient bâtit tout cet appareillage psychique. Cela implique que dans ce magma de la rencontre d'un corps jouissant avec la jouissance du signifiant, quelque chose vienne ordonner le chaos et faire croire au deux : c'est ce que la psychanalyse désigne comme étant la fonction du Père, ce qui n'est pas la même chose que soutenir le patriarcat. Une des conséquences de la chute du Père et du non-rapport sexuel, c'est la montée du *Un* comme  $S_1$  ; celui qui se croît maître en sa demeure, qui pense qu'*il est ce qu'il dit*<sup>1</sup>. Dès lors, qu'est-ce que l'Un-dividu contemporain ?

Le second mouvement consiste à saisir ce que désigne le terme *sexe* de mon titre. S'agit-il de l'organe de l'Un-dividu ? L'idéologie contemporaine de l'*autodétermination* fait croire à l'inexistence du sexe comme tel, *auto-* renvoyant au soi, tout seul, *Un* sans Autre, *Un-dividu*. Mais est-on jamais tout seul ? Ce que l'analyse apprend, à l'instar d'un Georges Moustaki avec sa solitude, c'est que le sujet de l'inconscient, lui, n'est jamais seul avec son inconscient : ça pense, ça parle, ça produit des actes, des décisions qui obéissent à l'« autre scène<sup>2</sup> » dont parlait Freud. Il y a donc, d'un côté, l'organe et, d'un autre côté, l'inscription de l'autre : garçon / fille,

---

1. Les conséquences de la montée en puissance d'une croyance dans les procédés d'autonomination ont été interrogées lors des 52<sup>e</sup> journées de l'École de la Cause freudienne qui se sont tenues les 19 et 20 novembre 2022 sur le thème : *Je suis ce que je dis. Défis contemporains de l'inconscient*.

2. Freud S., *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2013, p. 589.

ou plus... désormais. Si, de l'organe, on est visiblement encombré, du signifiant, on en jouit toujours plus ! Cela a des conséquences sur la place du langage sur les corps.

## Généalogie

Partons de la définition que donne le *Dictionnaire historique de la langue française* du mot *individu* :

Individu n. m. est un emprunt (1377, Lanfranc) au latin *individuum* qui en latin classique (Cicéron) traduit le mot grec *atomos* « atome », (littéralement « qu'on ne peut couper »), puis en latin médiéval correspond à « ce qui est indivisible », pour désigner un objet unique par opposition à *genus*, *species*, d'où *genre*, *espèce*. [...] Il désigne à partir du XVII<sup>e</sup> s. un membre de l'espèce humaine (1680, Richelet) et entre dans le vocabulaire de la biologie au sens de « corps organisé vivant une existence propre, et qui ne saurait être divisé sans être détruit. » (1738, J. B. D'Argens). [...]

Terme didactique devenu usuel, *individu* désigne (1755, Rousseau) un membre d'une collectivité humaine, puis est employé, souvent péjorativement, au sens de « personne quelconque » (1791, Robespierre, *l'individu royal*) ; en ce sens il ne s'emploie pas au singulier pour désigner une femme.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, *individu* renvoie donc à l'idée de plénitude et entièreté : ce qui est indivisible, c'est le Un, tout seul. En ce sens, il s'oppose au terme *genre* qui implique au minimum deux. À la suite, *individu* renvoie plutôt à la théorie des ensembles : un Un au milieu d'autres, c'est la construction du collectif à partir de l'Un, dans l'ensemble constitué d'éléments, avec au moins une caractéristique commune, faisant ensemble, chaque élément valant pour lui-même. La référence, c'est Rousseau, juste avant la Révolution française. De tous temps, ce fut un combat de la gauche que de faire entendre le collectif à partir de l'individu, mais nous savons aussi que dans certains mouvements, trotskistes notamment, l'individu doit s'effacer derrière le projet révolutionnaire. Avec Robespierre, l'individu devient un être quelconque. Pourquoi les femmes en sont-elles exclues ? Mystère... Peut-être qu'une femme n'est jamais quelconque ? Ici, Lacan, avec sa notion du *pas-tout*, nous ouvre une piste.

En s'opposant au signifiant *genre*, le terme *individu* semble faire obstacle à la classification ; impossible de le ranger sous un signifiant. Pas d'individu qui appartienne à l'ensemble, par exemple : ou des hommes ou des femmes. Le  $S_1$  qui le représente auprès de l'Autre n'est pas articulé à un  $S_2$ , mais reste Un, tout seul. Ainsi convient-il de penser de manière différente. Cet individu qui, jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'existe pas vraiment est un outil au service de la pensée, une abstraction. Avec Rousseau, l'individu entre dans la classe, il se classe dans un ensemble qui, avec Robespierre, le fait devenir quelconque, un au milieu des autres, et le nom de l'ensemble fait fonction de  $S_2$ . Dès lors qu'il y a un  $S_2$ , d'autres peuvent advenir. Ainsi, rétroactivement, il est possible de nommer l'individu. Dupont, par exemple, est le nom de celui qui vit à côté du pont... Tous les villageois ne vivent pas à côté du pont. Ainsi, l'ensemble accouche-t-il, dans ses éléments, de sous-ensembles. Cela se dit dans le village, des repères se font dans le symbolique, cela crée du lien social. Deux cents ans plus tard, il y a un Dupont ne vivant plus à côté du pont... mais parlant à des psychanalystes. Cela correspond à la définition que donne Lacan du signifiant : « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant<sup>3</sup> ».

---

3. Lacan J., « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 377.

## Radicalité

L'enjeu de cette question se saisit par exemple dans la revendication contemporaine à être reconnu dans son individualité, parfois de manière radicale. « Pensée radicale de l'*Un-individualisme* moderne <sup>4</sup> », dit J.-A. Miller. Le groupe, composé d'individus indivisibles, veut dire que là où ça fait groupe, pas de division possible. La revendication, la stigmatisation de l'autre, le refus de l'altérité produit une radicalité inentamable. Cela touche le lien social et la possibilité du débat.

Dernièrement, Marie-Jo Bonnet <sup>5</sup> alertait, ainsi que Laure Daussy <sup>6</sup> dans *Charlie Hebdo*, sur la politique des centres LGBTQIA+ qui ouvrent sous l'impulsion du gouvernement <sup>7</sup>. Ces centres voient affluer une population se revendiquant trans, dont beaucoup de militants. Loin de critiquer l'existence en elle-même de ces centres d'accueil, il n'en demeure pas moins la nécessité de dénoncer ce qui y préside : un refus catégorique de faire une distinction entre femmes biologiques et femmes trans, au point que les lesbiennes se retrouvent stigmatisées si elles font valoir une différence entre désirer une femme biologique et une femme avec pénis.

La conséquence en est que la nature se retrouve exclue. Le biologique, le réel du corps, est aboli au profit d'une autodétermination du genre à partir d'un éprouvé. Lacan, lui, n'hésite pas à dire que homme/femme, « ce ne sont rien que signifiants <sup>8</sup> » et que la « petite différence <sup>9</sup> » n'est finalement que signifiante. Il ironise là-dessus pour bien faire valoir que c'est la prise de l'organe dans le discours qui lui donne sa place :

Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, celui de la petite différence, qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel et, du même coup, révèle ce que veut dire d'être organe. Un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. <sup>10</sup>

Dans l'exemple de M.-J. Bonnet et L. Daussy, l'individu est réduit au signifiant, ce qui fait qu'il n'y a plus de différence, car la différence n'est plus une richesse mais une discrimination. Pour le discours idéologique trans actuel, ce n'est pas que la petite différence n'existe pas, mais qu'elle ne doit être ni exposée ni reprise. Une volonté de réduire la langue, la grammaire, le vocabulaire est ici à l'œuvre. Cela n'est pas nouveau... Roland Barthes pouvait énoncer que la langue elle-même était fasciste, ce que les campus américains ont repris pour bâtir et penser le politiquement correct, comme le souligne J.-A. Miller <sup>11</sup>. Lutter contre les discriminations implique une mise au pas de la langue, cela n'est pas sans conséquence sur la liberté

---

4. Miller J.-A., in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, quatrième de couverture.

5. Cf. Bonnet M.-J., « Droits LGBT. Lettre à Madame la Première Ministre Elisabeth Borne », *L'Humanité*, 31 octobre 2022, disponible sur internet.

6. Cf. Daussy L., « Quand les féministes et les activistes trans s'affrontent sur les réseaux sociaux », *Charlie Hebdo*, 31 janvier 2020, disponible sur internet.

7. Cf. « 3 millions d'euros pour créer 10 nouveaux centres LGBTQ+ », 4 août 2022, publication en ligne sur le site gouvernement.fr.

8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 39.

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 13.

10. *Ibid.*, p. 17.

11. Cf. Miller J.-A., in Miller J.-A. (s/dir.), *La Psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Paris, Navarin, 2018, p. 321.

d'expression. Prenons par exemple le signifiant *femme*, qui regroupe des individus dont le point de repère n'est ni le corps ni la reproduction, mais le ressenti intime. Ce ressenti est consubstantiel à l'individu. Voilà pourquoi il ne tolère aucune division, car la division pourrait faire chuter la structure même de l'individu. Lacan, au contraire, nous invite à nous méfier des éprouvés. Les affects sont trompeurs, car ils ne peuvent dire ce qui du corps est pris dans la chaîne signifiante ni ce qui y échappe.

### **L'individu n'est pas le sujet**

Le dictionnaire *Le Robert* fait mention du terme *indivisible*, lequel doit attirer notre oreille de psychanalyste, car la division, c'est ce qui caractérise le sujet chez Lacan, qu'il écrit avec le mathème  $\$$ , la barre sur le S étant la marque de cette division. D'un côté, il y a l'individu ; de l'autre, il y a le sujet. L'un n'est pas divisible, l'autre l'est. Il y a donc opposition entre l'individu et le sujet.

Pourquoi le sujet est-il barré ? C'est l'inconscient, la découverte de Freud, qui nous en donne la clef. Le sujet n'est pas plein et entier, ça pense à l'intérieur de lui, et même au-delà, ce qui produit des symptômes, des identifications, des mécanismes de défense, des rêves, des pensées, des phénomènes de conversion, des fantasmes... Il y a une autre scène, celle de l'inconscient, où le sujet est lui-même, mais un lui-même à lui-même ignoré, produit par le refoulement.

D'un côté, le sujet *est*, consciemment : il produit des actions, des paroles, des affects, des sentiments... D'un autre côté, ça pense dans son dos, ça oriente, ça pousse, ça fait trébucher, d'une certaine manière ça semble jouer contre lui. C'est ainsi que Lacan a pu reformuler le cogito cartésien – *Je pense donc je suis* – : *là où ça pense, Je ne suis pas ; là où Je suis, je ne pense pas*.

Donc, l'individu *est*, il n'est pas divisé, là où le sujet, lui, est divisé par son inconscient. L'être n'est pas le tout de la personne du sujet. Ainsi, pour le psychanalyste, la parole du sujet ne peut jamais être entendue comme pleine et entière. Cela a des conséquences, notamment sur l'écoute de l'analyste qui essaie d'entendre dans ce qui se dit quelque chose qui est là et ne peut se dire, disons qui se *mi-dit*, pour reprendre le mot de Lacan, et, de se mi-dire, l'analyste l'entend : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. <sup>12</sup> »

L'individu contemporain, lorsqu'il suit cette pente à l'autodétermination, est celui qui refuse qu'il y ait un écart entre le corps et le signifiant. Pour lui, le mot n'est pas le « meurtre de la chose <sup>13</sup> », il *est* la chose, il ne la représente pas, il n'est ni un voile ni une image, il n'y a pas d'interstice : *Je suis cela !*, ne cesse-t-il de clamer. Pas de place pour l'achoppement, le ratage, le lapsus, le symptôme. Pas de place pour l'inconscient. C'est un individu qui se veut égal à lui-même : là où ça pense *femme*, *Je* est une femme. Or, avec le sexe, c'est plus compliqué. Être porteur d'un pénis ou être porteur d'un vagin ne dira jamais ce qu'est être un homme ou une femme. Être porteur ou pas de l'organe fait surgir l'énigme de ce qu'est un homme ou une femme. Lacan le dit ainsi : « Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité, que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant. <sup>14</sup> » Cela signifie qu'il n'y a nul rapport entre les êtres, mais aussi entre l'être parlant, le *parlêtre*, et

---

12. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 449.

13. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 319.

14. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, op. cit., p. 13.

son corps. Ainsi, le réel du corps fait surgir une disjonction d'avec le signifiant. Le signifiant ne peut dire le tout du corps. Le corps ne dit rien, il ne parle pas, c'est l'être qui parle, et c'est pour cette raison que le sujet est appelé « parlêtre » par Lacan. Là où il parle, il n'attrape pas le tout du corps ; là où le corps se fait Autre, il n'y a pas de mots pour le dire.

## De l'énigme

Prenons l'exemple du petit Hans à partir de ce qu'il en est dit dans *Le Conciliabule d'Angers*. Pour lui, l'érection fait surgir une énigme, un *que se passe-t-il ?*, un trou dans l'Autre, accentué par la parole de la mère : *Range-moi cette cochonnerie*. Jusque-là, il pensait que le sexe faisait rapport ; eh bien non !, et il prend cela de plein fouet. Il y a un trou dans le trésor des signifiants pour venir dire ce qui lui arrive. L'énigme implique en même temps un « ça veut dire quelque chose <sup>15</sup> » et un *Qu'est-ce que ça veut dire ?* L'énigme, c'est donc le passage d'un vide à la dimension du signifiant :  $S_1$  en attente de signifié,  $s$ , qui finira par représenter l'énigme dans une articulation  $S_1 - S_2$ .

On a donc d'abord un vide, un désert, puis surgit quelque chose qui vient se repérer en tant qu'énigme : *Qu'est-ce que c'est que ce truc, ça doit bien vouloir dire quelque chose ?* Perplexité, puis : *Bon sang, mais c'est bien sûr ! Ça veut dire quelque chose*. Certitude, attention : certitude que « ça veut dire quelque chose, mais je ne sais pas quoi <sup>16</sup> ».

Nous avons donc une séquence <sup>17</sup> :

vide → énigme → perplexité → certitude

Cette certitude-là n'est pas la certitude psychotique qui, elle, porte sur le signifié. Nous avons également deux statuts du Un : le Un qui surgit du trou et qui laisse le sujet perplexe ; et le Un de la certitude trans-structurale, où le  $S_1$  du *Ça veut dire quelque chose* est en attente de  $S_2$  <sup>18</sup>. Ainsi, le symptôme s'inscrit comme réponse du sujet à l'énigme fondamentale. Dans la clinique, il s'agit d'y être spécialement attentif, car ce qui se joue du côté de l'énigme fondamentale, c'est la question du désir de l'Autre. En ce point surgit l'angoisse radicale du sujet, celle de son être au monde, *Che vuoi ?* Angoisse dont J.-A. Miller rappelle qu'elle est l'angoisse réelle du sujet.

Notre séquence trouve ainsi à s'étoffer <sup>19</sup> :

vide → énigme → perplexité → angoisse → certitude

Chez le névrosé, l'angoisse mène à l'acte, l'acte ayant valeur de transformation en instituant un avant et un après. Cet acte implique la dimension de certitude du signifiant. Comme dans *Indiana Jones*, un pas en avant est nécessaire.

---

15. Miller J.-A., in Collectif, *Le Conciliabule d'Angers. Effets de surprise dans les psychoses*, Paris, Agalma, 1997, p. 15.

16. *Ibid.*, p. 16.

17. Cf. *ibid.*, p. 108.

18. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 149-165 & Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul » (2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit.

19. Cf. Miller J.-A., in Collectif, *Le Conciliabule d'Angers, op. cit.*, p. 108.

## Croire en l'inconscient

Cet acte est singulier et produit la mort du sujet généralisée : « La mort du sujet comme généralisée est présente dans l'acte comme tel.<sup>20</sup> » Il y avait donc un sujet généralisé, S, et l'acte qu'il produit le fait sortir du « général ». Il y a là une certitude que l'énigme, s'ouvrant à la dimension du signifiant – *Ça veut dire quelque chose* –, soit de quelque chose qui pourrait avoir un sens. Cette croyance dans l'inconscient est le support du transfert, de la demande, de l'acte de l'analyste.

Nous voyons pointer ici la raison pour laquelle l'analyste ne doit pas boucher avec du sens la dimension de singularité contenue dans l'acte initial qui fait valoir la certitude de l'énigme. Au contraire, par sa position de semblant, l'analyste doit soutenir l'énigme, jusqu'à ce que le sujet rencontre l'énigme initiale, Un tout seul, inarticulable<sup>21</sup>. Avec la psychose, il s'agit plutôt de repérer le signifié que le sujet a donné à sa certitude, à son délire, à sa néocastration, à une pratique du corps, à son inscription dans l'Autre... C'est là que Joyce et Hans nous enseignent, mais aussi Dora et la jeune homosexuelle, l'Homme aux rats ou l'Homme aux loups... Autant dans la névrose que dans la psychose, l'introduction d'un signifiant est corrélée à un vide de signification<sup>22</sup>. Cette intersection entre névrose et psychose permet à Lacan de bâtir une clinique borroméenne. Cet  $x - x$  du désir de l'Autre comme marqué par l'angoisse dans le corps du sujet –, c'est l'énigme de la jouissance<sup>23</sup>. C'est le mode de réponse qui, lui, marque la structure : *Ça me veut dire quelque chose*, ou *Ça veut dire quelque chose*.

## Qu'est-ce qu'un corps ?

L'organe n'a sa place que d'être un signifiant et, en tant qu'organe, il n'est que parce qu'on le désigne d'un signifiant. Le signifiant morcelle le corps. Si le premier Lacan fait valoir le stade du miroir comme réunification du corps, il va en extraire aussi bien la dimension du désir radicalement énigmatique de l'Autre que la dimension mortifère de ce stade. J.-A. Miller indique que le stade du miroir fait de la psychose l'état natif du sujet<sup>24</sup>. Car là se dévoile la béance par laquelle le sujet se voit mortel dans sa dépendance au désir insondable de l'Autre.

Il y a le corps que l'on voit, le corps image – l'image avec laquelle nos patients arrivent à nous compte, et aussi celle avec laquelle ils se décrivent. Lacan attribue l'imaginaire au corps. Mais il y a également un corps en 3D, un corps en relief, avec des organes à l'intérieur, et même des bactéries, des atomes... Ce corps, c'est celui de la jouissance – ça grouille. C'est le corps réel, substance jouissante. Enfin, il y a le corps du symbolique, le corps symbolisé, mortifié par le signifiant, qui correspond à la formule « le mot est le meurtre de la chose ». J.-A. Miller propose une formule de la castration symbolique :

$$\frac{A}{\mathcal{J}} = a$$

---

20. *Ibid.*, p. 109.

21. D'ailleurs, Lacan dit que l'« analyste ne fait pas semblant, il occupe la position du semblant » (Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 172).

22. Cf. Miller J.-A., « Clôture. Vide et certitude », in Collectif, *Le Conciliabule d'Angers*, *op. cit.*, p. 227.

23. Cf. *ibid.*, p. 228.

24. Cf. Miller J.-A., in Collectif, *La Convention d'Antibe. La Psychose ordinaire*, Paris, Agalma, 1999, p. 313.

## Les non-dupes...

Le corps, noué à l'énigme et à la perplexité, permet l'invention, la trouvaille, le faire avec, le bricolage, c'est-à-dire de chercher, sur fond de certitude, que ça veut dire quelque chose. C'est pourquoi les *non-dupes errent*. L'Un-dividu veut être non-dupe. Il ne fait pas de sa singularité un symptôme, mais plutôt de sa particularité un outil de la discrimination de l'Autre. Le sujet de la certitude obstrue l'énigme du corps vivant par un signifiant-maître inentamable. C'est ce signifiant qui vient faire atome.

L'énigme radicale de la jouissance a trait à quelque chose qui surgit du trou du sexuel et laisse perplexe. Ce surgissement peut prendre la forme d'un phénomène qui vient parfois en réponse. La science le permettant et la société n'y faisant plus obstacle, il est possible de se dire : *Ce n'est pas mon corps, je ne suis pas né dans le bon corps*. Après tout, ce n'est pas plus délirant que d'affirmer : *Je suis né dans le bon corps, je suis un garçon ou une fille*. En regard de cette énigme fondamentale qui produit angoisse et perplexité, l'acte de l'analyste consiste à maintenir ouverte la dimension du signifiant ou à accompagner le bricolage.

Le risque serait qu'au nom de l'écoute, de la bienveillance, on soutienne ce signifiant. Car la suture de l'inconscient par un signifiant inentamable, indivisible, et quand cela s'élève au rang d'un discours de revendication, d'inscription dans la loi, de menace, représente un danger pour le lien social. Nous avons beaucoup à apprendre du sujet de la certitude, mais nous avons aussi beaucoup à craindre si ce discours bascule dans une idéologie de la certitude. Un psychanalyste ne peut se mettre au service d'une idéologie, ni s'en faire le complice bienveillant.

Avec l'Un-dividu se profile le danger d'une tentative de forclure l'énigme radicale, S<sub>1</sub>. Faute d'une articulation possible, insatisfaisante, bancale, bricolée, surgit la glissade infinie des ersatz de S<sub>2</sub>, tentatives de fixer un signifié in-entamable. L'exemple le plus frappant étant les lettres LGBTQIA++, où le « plus plus » désigne qu'il en faudra toujours un autre. C'est alors la quête d'un sens qui se fixerait sur le corps, produisant un *Je suis ce que je dis* venant forclure l'inconscient en tant qu'énigme, *Ça veut dire quelque chose*.

C'est dès lors dans cette articulation du sujet et du sexuel que la psychanalyse a sa partie à jouer. La possibilité de déployer des chaînes signifiantes, des nominations, permet parfois au sujet de récupérer des marges de manœuvre à l'égard de ce qui l'agit à son insu. Mais quand le regroupement des frères, sous le sceau de ce signifiant inentamable, se fait discours social produisant sa propre idéologie, il y a alors de quoi s'inquiéter. Lacan le disait ainsi : « Sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler<sup>25</sup> ».

*Antenne clinique d'Angers – 19 octobre 2022*

---

25. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, op. cit., p. 236.